

CHAPITRE 4

La semaine s'écoule dans une ardeur silencieuse, si dense que Léa en perd la notion du temps. Lorsque le samedi après-midi s'installe, elle prend la route de chez Agnès, le cœur partagé entre curiosité et une légère appréhension.

La façade recouverte de lierre, baignée de lumière, lui apparaît avec ce charme tranquille des maisons habitées depuis longtemps. Elle s'arrête un instant devant la lourde porte en bois, respire l'air doux du jardin, puis appuie sur la sonnette.

Agnès vient ouvrir elle-même ; son visage s'éclaire d'un sourire franc, presque tendre, en découvrant Léa sur le seuil.

— Chérie, je suis ravie que tu aies pu venir, s'exclame-t-elle en s'écartant pour la laisser entrer. Jean n'est pas en ville, comme prévu, nous avons la maison pour nous toutes seules. Entre, entre.

Léa pénètre dans le hall d'entrée, ses yeux s'imprègnent de l'ambiance. L'air embaume la lavande et la vanille, tandis qu'un léger air de jazz s'échappe d'une autre pièce.

— Assieds-toi, mets-toi à l'aise, dit Agnès en indiquant le canapé en velours du salon. Je peux t'offrir quelque chose à boire ? Du vin, peut-être ?

Léa acquiesce.

— Oui, Agnès, merci.

Elle s'installe sur le canapé et s'enfonce dans les coussins moelleux. Agnès revient quelques instants plus tard avec deux verres de Sauvignon Blanc bien frais, en tend un à Léa avant de s'installer sur le canapé en face d'elle.

— Je suis vraiment contente qu'on puisse se voir aujourd'hui, dit Léa en buvant une gorgée de vin.

Agnès acquiesce.

— Moi aussi, ma chère Léa, je suis enchantée de passer un moment avec toi.

Léa se confie, à voix douce mais ferme.

— Entre le travail et le vide que je ressens lorsque Thomas est absent, il est facile de perdre de vue les plaisirs simples. Mais aujourd'hui, eh bien, c'est différent. Aujourd'hui, j'ai l'impression de pouvoir enfin respirer.

Le regard d'Agnès s'adoucit et ne quitte pas celui de Léa qui poursuit :

— C'est important de prendre du temps pour soi, de se laisser aller à ce qui nous apporte de la joie et du réconfort. Et c'est encore plus spécial quand on peut partager ces moments avec quelqu'un qui nous est cher dit-elle d'une voix pleine de sincérité. Aujourd'hui, il n'y a que toi et moi, Léa. Pas de travail, pas de distractions. Juste deux amies qui profitent de la compagnie l'une de l'autre.

Léa sourit, ses yeux rencontrent ceux d'Agnès.

— Je ressens la même chose. Cela fait trop longtemps que je n'avais pas eu une journée comme celle passée avec toi à faire du shopping le weekend dernier. Merci, Agnès, d'avoir insisté.

Agnès lève son verre pour porter un toast à leur amitié.

— À nous, dit-elle simplement, la voix douce et assurée.

Les deux femmes trinquent, puis avalent une gorgée du vin blanc. Le liquide frais et vif glisse sur la langue, réveillant les sens comme une caresse.

Léa laisse son regard se promener autour d'elle. La pièce est baignée d'une lumière dorée, celle de la fin d'après-midi. Sur les murs, des toiles abstraites alternent avec des paysages apaisants. Des sculptures modernes côtoient des meubles anciens, témoignant d'un goût sûr, réfléchi mais jamais ostentatoire.

— Votre maison est magnifique, souffle-t-elle. Si bien décorée, incroyable... Vous et votre mari avez vraiment beaucoup de goût.

Agnès esquisse un sourire discret, comme si le compliment la touchait sans la surprendre. Elle fait tourner son verre entre ses doigts avant d'en boire une gorgée.

— Merci, ma chère. J'aime m'entourer de belles choses. C'est un des petits luxes de la vie, pas tant pour impressionner, mais pour se sentir en harmonie avec soi-même.

Elle s'enfonce dans les coussins du canapé, croisant les jambes, le regard serein.

— Je suis heureuse que tu le ressentes ainsi. Cet endroit, tu sais... C'est un refuge pour Jean et moi. Un espace à part. Quand il rentre de voyage, c'est ici que nous nous retrouvons. Sans conventions, sans devoir jouer de rôle. Juste nous.

Le mot « refuge » résonne dans l'esprit de Léa. Elle observe Agnès, sa façon d'occuper l'espace avec élégance, cette assurance tranquille qu'elle-même n'a jamais eue. Un léger serrement lui traverse la poitrine, non pas de jalousie amère, mais de nostalgie. La complicité, la liberté, le naturel qu'Agnès décrit lui paraissent presque étrangers.

Elle pense à Thomas : à son absence, à leurs conversations

trop brèves, à la distance qui s'est installée entre eux comme un brouillard doux mais constant.

Agnès reprend une gorgée de vin, son regard s'adoucit.

— Tu sais, Léa, Jean et moi sommes ensemble depuis longtemps. Et s'il y a un secret à notre équilibre, c'est peut-être celui-ci : nous nous autorisons à explorer nos désirs. Même ceux qui dérangent. Même ceux qui ne rentrent pas dans ce que les autres appellent la normalité.

Léa fronce légèrement les sourcils, intriguée.

— Explorer vos désirs ? Je ne suis pas sûre de vous suivre.

Agnès repose lentement son verre sur la table basse, prend le temps de croiser le regard de Léa.

— Oui. Les désirs. Ceux qu'on tait, qu'on cache par peur du regard des autres ou même du sien. Les désirs qui réveillent, qui dérangent, qui font battre le cœur un peu trop fort.

Léa reste silencieuse. Ses doigts effleurent la tige de son verre. Son reflet tremble dans le liquide doré.

— Je ne sais pas si j'ai de tels désirs, murmure-t-elle. Thomas et moi... Nous nous aimons, nous sommes heureux.

Agnès sourit doucement, presque maternelle, et pose sa main sur le genou de Léa.

— Je n'en doute pas, ma chérie. L'amour, le désir, le bonheur... Ce ne sont pas des rivaux, tu sais. On peut aimer profondément, et pourtant chercher ailleurs une part de soi qu'on ne connaît pas encore. Jean et moi avons compris cela. Ouvrir l'esprit, élargir le cœur... C'est parfois le plus beau moyen de ne pas s'éteindre.

Le ton d'Agnès est calme, dépourvu de provocation. Ses mots ne forcent rien, mais ils s'infiltrèrent doucement dans Léa, comme un écho longtemps attendu. Léa baisse les yeux.

Ses épaules se détendent, puis se referment à nouveau, dans un mouvement hésitant.

— Parfois, dit-elle d'une voix plus basse, je me sens si seule quand Thomas est parti. Comme suspendue. Je ne sais jamais quand il reviendra, ni même si quelque chose changera quand il le fera.

Elle marque une pause, cherche ses mots.

— C'est comme si une partie de moi... Attendait. Toujours.

Agnès ne dit rien. Elle écoute, patiente. Son regard, attentif, ne juge pas.

— Et je ne veux plus vivre comme ça, reprend Léa dans un souffle. En sursis. En attendant qu'il se passe quelque chose. Je veux... Je ne sais pas... Je veux me sentir vivante.

Sa voix se brise. Elle se mord la lèvre, mais c'est trop tard : l'émotion déborde. Ses yeux se brouillent, ses mains tremblent légèrement. Elle tente un sourire pour masquer sa détresse, mais une larme s'échappe malgré elle, roule lentement sur sa joue.

Agnès se penche, pose sa main sur celle de Léa.

— Laisse venir, murmure-t-elle simplement. Ne retiens rien.

Le ton est si doux, si vrai, que Léa cesse de lutter. Les larmes se mettent à couler, silencieuses d'abord, puis plus franches, comme une délivrance. Agnès reste là, immobile, la main posée sur la sienne, son visage empreint d'une compassion tranquille.

Dans cette pièce emplie de lumière dorée, entre les tableaux et les livres, le silence se charge d'une intimité nouvelle celle d'une confession sans mots, d'une amitié qui vient de franchir un seuil invisible.

Léa s'essuie les yeux du revers de la main, confuse d'avoir laissé échapper ses larmes.

— Pardon... Je ne sais pas ce qui m'a prise.

— Ne t'excuse pas, répond Agnès avec douceur. Tu en avais besoin.

Le silence retombe, mais il n'est plus le même. L'air semble plus dense, comme s'il portait la trace invisible de ce qui vient d'être dit. Léa fixe son verre à moitié vide, incapable de soutenir le regard d'Agnès. Elle sent pourtant qu'il est là, posé sur elle, attentif, presque enveloppant.

— Tu es très belle quand tu cesses de te contenir, murmure Agnès après un long moment.

Léa lève les yeux, surprise.

— Belle ? Maintenant ? Avec les yeux rouges ?

— Oui, justement. Parce que tu ne triches plus.

Agnès sourit, un sourire lent, qui désarme. Puis elle se penche pour saisir la main de Léa, la serre doucement entre les siennes. Le contact est chaud, apaisant, mais il provoque un léger vertige.

— Tu n'as pas idée de la force que tu dégages quand tu t'autorises à être toi-même, poursuit Agnès. On croit souvent que la maîtrise protège, mais parfois, elle enferme.

— Je ne sais pas si j'en suis capable...

— Si. Tu l'es. Tu viens de le prouver.

Agnès parle bas, presque à voix chuchotée. Sa main n'a pas quitté celle de Léa. Leurs doigts se sont enlacés sans qu'aucune ne sache vraiment quand. Leurs verres, posés sur la table, reflètent la lumière dorée du début de soirée.

Léa se laisse aller contre le dossier du canapé. Elle sent une chaleur diffuse lui remonter du ventre à la gorge, une chaleur qu'elle ne comprend pas entièrement. Agnès la

regarde, sans insistance, mais avec une intensité qui efface le reste du monde.

— Tu es quelqu'un de vrai, Léa. C'est rare. Jean l'a tout de suite senti, d'ailleurs.

— Jean ? répète Léa, un peu déstabilisée.

— Oui... Il m'a parlé de toi. Il t'apprécie beaucoup.

Un silence suit, long et presque solennel. Puis Agnès ajoute, d'un ton plus doux :

— Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit maintenant.

Ses doigts quittent lentement ceux de Léa pour remonter jusqu'à son avant-bras, geste anodin mais d'une lenteur calculée. Léa ne bouge pas. Son souffle se fait plus court. Elle ne saurait dire si elle devrait s'éloigner ou rester. L'instant semble suspendu.

— Léa, chérie, je comprends ta situation avec ton mari absent. Mais maintenant, sache que je suis là même avec Jean, on va t'aider et s'occuper de toi ne t'inquiète pas.

Agnès prend la main de Léa dans la sienne.

— Je veux que tu te détendes, je vais te faire un doux massage, tu vas te reposer avec moi.

La voix d'Agnès est douce mais ferme, son regard empli de compassion. Léa la regarde, ses larmes encore fraîches sur les joues.

— Euh... Oui, chuchote-t-elle.

Agnès sourit chaleureusement.

— Bien, alors mettons-nous à l'aise. Viens avec moi.

Elle se lève du canapé et tend une main vers Léa, l'aidant à se tenir debout. Léa ressent un soulagement alors qu'elle suit Agnès dans le couloir vers une pièce faiblement éclairée à l'arrière de la maison. Elle est frappée par l'élégance et la chaleur de l'espace. La pièce est dominée par un grand lit à

baldaquin, drapé de somptueux rideaux de velours, la température y est significativement plus élevée que dans les autres pièces de la maison. Agnès l’emmène près du lit et Léa s’assoit timidement sur le bord du matelas, le cœur battant.

— Allonge-toi, ma chérie, souffle Agnès d’une voix apaisante et rassurante.

Léa hésite un instant, ses yeux parcourant la pièce, comme pour chercher un repère, avant de se laisser glisser lentement sur le lit à baldaquin. Les draps soyeux accueillent son corps encore tendu. Agnès s’assied près d’elle et pose une main réconfortante sur son épaule.

— Chut, chérie... ça va. Je vais simplement t’aider à être plus à l’aise.

Léa inspire profondément, ses poumons se gonflent et se relâchent dans un soupir tremblant. Sous la main d’Agnès, une partie de sa nervosité se dissipe, même si son cœur bat toujours à tout rompre, parcouru de frissons d’anxiété et d’attente mêlées.

Avec une lenteur calculée, Agnès défait les boutons du chemisier un à un. Ses doigts effleurent la peau de Léa, la caressant à peine, mais chaque contact fait naître un tres-saillement. Quand le tissu s’écarte, l’air de la chambre effleure sa poitrine dévoilée. Léa ne porte pas de soutien-gorge : ses seins, fermes et généreux, apparaissent soudain, mis en valeur par la finesse de sa taille et l’élégance élancée de sa silhouette. Ses mamelons se dressent sous l’effet du frisson et du regard attentif d’Agnès. La gêne la saisit, mais elle ne dit rien.

Agnès sourit doucement, puis, d’un geste sûr, fait glisser la jupe de Léa le long de ses cuisses. Le tissu tombe au sol dans un froissement discret. Désormais en culotte de den-